



**HAL**  
open science

# L'élimination des vieillards et des malades : regard grec sur les sociétés des confins de l'oecumène

Pierre Schneider

► **To cite this version:**

Pierre Schneider. L'élimination des vieillards et des malades : regard grec sur les sociétés des confins de l'oecumène. Y avait-il des régulations sociales dans l'Antiquité, Michel Molin, May 2003, Angers, France. pp.43-53. halshs-03174126

**HAL Id: halshs-03174126**

**<https://shs.hal.science/halshs-03174126>**

Submitted on 18 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'élimination des vieillards et des malades : regard grec sur les sociétés des confins de l'*oikoumenê*

**PIERRE SCHNEIDER**  
Université d'Artois

On sait que dans les sociétés du monde grec, soit du fait de la loi, soit du fait de la pression sociale, les faibles, en particulier les vieillards, ne doivent pas être laissés sans secours : leurs proches sont tenus, bon gré mal gré, de les soigner et de leur assurer une sépulture (en grec : *gêroboskia*, *gêrotrophia* ou *gêrokomia*)<sup>1</sup>. En tout état de cause, laisser délibérément à l'abandon ceux qui sont frappés par la vieillesse ou la maladie ne peut être perçu que comme un écart par rapport à la norme. *A fortiori*, éliminer un vieillard ou un malade de la communauté en lui ôtant la vie est encore moins admissible dans les sociétés grecques. Une cité aurait fait exception, Ioulis, dans l'île de Kéos. D'après Strabon, on imposait aux citoyens qui dépassaient l'âge de soixante ans de boire la ciguë afin que les autres ne manquaient pas de subsistance<sup>2</sup>. Toutefois, cette loi civique, dont le souvenir s'est conservé dans une expression quasi proverbiale, semble bien être présentée comme la trace d'un usage révolu depuis bien longtemps.

Cependant, à partir du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et tout au long de l'époque hellénistique, l'horizon géographique et ethnographique des Grecs s'est considérablement élargi. On découvrait ailleurs des usages radicalement différents. En effet, dans d'autres contrées, tout particulièrement aux confins du monde habité, vivaient des hommes qui supprimaient les vieillards ou les malades. Les Grecs apprenaient ainsi que chez certains peuples, au lieu de secourir ceux qui en avaient grand besoin, on adoptait à leur égard des dispositions qui, transposées dans une cité grecque, seraient qualifiables de délit et seraient à l'origine d'un abominable désordre social.

Je tenterai ici de mettre en perspective quelques témoignages relatifs à l'élimination des faibles dans ces sociétés lointaines et, pour être plus précis, d'examiner comment deux auteurs grecs, Hérodote au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et Agatharchide de Cnide, au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., ont choisi de présenter cet usage étrange à leur public. Comment ont-

---

<sup>1</sup> Les exemples ne sont pas rares. Ils proviennent de la documentation littéraire, épigraphique et papyrologique. Diverses références littéraires sont commodément rassemblées par G. Glotz, *La solidarité de la famille en Grèce*, Paris, 1904, p. 359 ; pour un exemple épigraphique, voir L. Lerat, « Une loi de Delphes sur les devoirs des enfants envers leurs parents », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 17, 1943, p. 62-86 ; B. Legras, *Néotès. Recherches sur les jeunes Grecs dans l'Égypte ptolémaïque et romaine*, Genève-Paris, 1999, p. 20-21 et p. 74-75 relève des cas dans la documentation papyrologique de l'Égypte ptolémaïque.

ils, l'un et l'autre, pensé un comportement qui s'oppose à la norme grecque par son apparente horreur, qui est assimilable à un grave dérèglement social ? Nous pourrions voir que du V<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle, les regards évoluent profondément, car Agatharchide est parvenu, me semble-t-il, à présenter la mise à mort des faibles comme une pratique visant à préserver l'intégrité et la stabilité de la communauté, donc comme une pratique régulatrice. C'est un signe tangible de la finesse et de la maturité de la réflexion ethnographique grecque.

Deux peuples, d'après Hérodote, pratiquent l'élimination des faibles : les Massagètes<sup>3</sup> et les Padéens<sup>4</sup>, qui vivent, selon les informations dont dispose l'enquêteur, aux marges de l'empire perse. Voici ce que l'auteur rapporte au sujet des premiers : « [Les Massagètes] ne fixent pas de limite à la durée de leur vie, mais lorsqu'un homme est cassé de vieillesse, tous ses proches se rassemblent et l'immolent en même temps qu'un certain nombre de têtes de bétail, puis ils font cuire les chairs et s'en régaler. C'est là pour eux la fin la plus heureuse qu'on puisse avoir ». Hérodote ajoute pour compléter : « Ils ne mangent pas l'homme mort de maladie, mais ils le mettent en terre et jugent bien malheureux qu'il n'ait pas atteint l'âge d'être sacrifié »<sup>5</sup>. Quant aux Indiens Padéens, ils tuent aussi bien les vieillards que les malades : « Quand un des leurs est malade, homme ou femme, si c'est un homme, les hommes les plus liés avec lui le tuent, alléguant que, si la maladie le consume, ses chairs sont gâtées pour eux ; lui nie être malade ; mais eux refusent de le croire, le mettent à mort et s'en régaler ; pareillement, si c'est une femme qui tombe malade, les femmes qui ont avec elle les relations les plus familières se conduisent de la même façon que les hommes. Aussi bien quiconque est parvenu à la vieillesse est immolé et sert à un festin. Mais peu nombreux sont ici ceux qui entrent en ligne de compte, vu que, auparavant, toute personne qui tombe malade est tuée<sup>6</sup> ». Ajoutons un troisième passage qui ne manque pas non plus d'intérêt. Les voisins des Padéens, des Indiens végétariens anonymes, ont une coutume

---

<sup>2</sup> Strabon, 10, 5, 6 (tradition reprise avec quelques variantes par Elie, *H.V.*, 3, 37).

<sup>3</sup> Hérodote, 1, 215, rattache les Massagètes aux Scythes. Cyrus avait tenté de les soumettre, au prix de sa vie, en 530. Ils étaient installés « du côté de l'aurore et du soleil levant », au-delà du fleuve Araxe (Amou Daria).

<sup>4</sup> D'après Hérodote, 3, 101, ils étaient établis du côté du vent du sud, hors de la souveraineté de Darius.

<sup>5</sup> Hérodote, 1, 216 (trad. A. Barguet, Paris, 1964, p. 139, légèrement modifiée).

<sup>6</sup> Hérodote, 3, 99-100 (trad. Ph.-É. Legrand, Paris, 1967, p. 145, légèrement modifiée).

au fond assez proche : « Si l'un d'entre eux tombe malade, il s'en va dans la solitude et se couche ; et personne ne s'occupe de lui, ni après sa mort ni pendant sa maladie<sup>7</sup> ».

On relève certes des différences ponctuelles parmi les usages des uns et des autres : les Massagètes ne tuent ni ne consomment que les vieillards ; les Padéens tuent et mangent indifféremment vieillards et malades ; les Indiens anonymes se contentent d'abandonner à leur sort dans l'indifférence générale les malades (dont font probablement partie des vieillards). Cependant toutes ces pratiques aboutissent au même résultat : activement ou passivement, c'est-à-dire avec ou sans intervention des membres du groupe, ceux que l'âge et/ou la maladie ont affaiblis sont irrémédiablement abandonnés ou éliminés de la communauté.

Quel regard Hérodote porte-t-il sur cette coutume<sup>8</sup> ? Trois réponses au moins peuvent venir à l'esprit. Tout d'abord, implicitement et explicitement, Hérodote rend compte de l'usage barbare en l'étalonnant sur l'usage grec. La pratique des Massagètes et des Indiens est une frappante inversion des pratiques grecques qui imposent de ne pas exclure les faibles de la communauté et rejettent le cannibalisme. On repère ce réseau d'inversions plus ou moins fortes dans les moindres détails. Ainsi, dans le monde grec tout individu attend une sépulture ; chez les Massagètes, l'inhumation est un funeste malheur que chacun souhaite s'éviter et chacun achève honorablement sa destinée s'il peut être mangé par ses parents ; alors que la mémoire des morts est essentielle chez les Grecs, les Indiens végétariens oublient définitivement l'existence de ceux qui ont partagé leur vie et ignorent où ils reposent ; la séparation entre l'homme et l'animal, très nette dans le monde grec, est abolie chez les Massagètes qui consomment simultanément leurs parents et leur bétail etc.

En second lieu, il me paraît certain qu'Hérodote joue aussi sur le registre pathétique, autrement dit qu'il cherche à susciter dans son public une gamme d'émotions, allant du simple étonnement jusqu'à la franche répulsion. Le choix des mots et des notations semble bien approprié à cette fin. Des Indiens pressés d'avaler tout crus leurs familiers avant que la maladie ne les rende immangeables ; des Indiens et des Massagètes qui s'empiffrent et se régalent (c'est le sens du verbe rare *kateuôkheô*) ; les joies de la convivialité (la *philia*, l'*homilia*) qui s'épanouissent à l'occasion du meurtre d'un individu affaibli : pareille collection de détails devait amplement suffire

---

<sup>7</sup> Hérodote, 3, 100 (trad. Ph.-É. Legrand, *op. cit.* n. 6 p. 145).

pour que ces peuples et leurs *nomoi* soient rejetés par les Grecs, étonnés ou horrifiés, du côté de la bestialité et du monstrueux. On retrouve ici la dimension ethnocentrique et hellénocentrique du regard d'Hérodote, qui juge moins civilisés que les Grecs des peuples nomades, non-cultivateurs, consommateurs d'aliments crus. Bref, à voir certains de leurs usages, ces hommes se classent sans discussion dans la catégorie des peuples sauvages (*agrioi andres*<sup>9</sup>)

En troisième lieu cependant, Hérodote ne s'interdit pas, malgré tout, de considérer ces épouvantables pratiques comme des éléments normaux du mode de vie de ces Barbares, autrement dit comme des usages sociaux et religieux propres aux sociétés massagète et indienne. En effet, la liquidation des plus faibles est donnée par l'auteur comme un acte régulier, une composante du code social qui régit la vie de ces sociétés dont elle contribue à définir l'échelle des valeurs : l'exemple des Padéens qui tuent irrévocablement les malades est explicite. Quant à la dimension religieuse de ces *nomoi*, elle est particulièrement sensible chez les Massagètes : l'exécution d'un vieillard relève du sacrifice religieux (le verbe *thuein* est utilisé) et du rite funéraire. Ainsi, d'après Hérodote, la mise à mort des plus faibles peut, sans contradiction, être aussi l'expression de normes humaines propres à un temps, à un espace et à une société précis. C'est la dimension relativiste du regard d'Hérodote que l'on retrouve ici et que l'historien a illustrée ailleurs avec cette anecdote bien connue : « Darius, du temps qu'il régnait, appela les Grecs qui étaient près de lui et leur demanda à quel prix ils consentiraient à manger leurs pères morts ; ils déclarèrent qu'ils ne le feraient à aucun prix. Ensuite, Darius appela les Indiens qu'on nomme Callaties, lesquels mangent leurs parents ; et, en présence des Grecs qui, par le canal d'un interprète, comprenaient ce qui se disait, il leur demanda à quel prix ils accepteraient de brûler leurs pères décédés ; ils se récrièrent fort et prièrent Darius de ne pas prononcer des paroles de mauvais augure. Telle est dans ce cas la force de la coutume<sup>10</sup> ». Hérodote, d'après ce passage, ne nie pas que les usages conventionnels des autres peuples, dès lors qu'ils sont collectivement acceptés et définissent une normalité, sont intangibles.

Concluons. Le regard d'Hérodote au sujet de cette étrange coutume combine plusieurs points de vue : par rapport à la norme grecque, cette pratique est assimilable à

---

<sup>8</sup> Les réflexions qui suivent au sujet du texte d'Hérodote n'ont rien d'original : elles s'appuient sur des analyses établies antérieurement, dont on trouvera une très utile synthèse dans Chr. Jacob, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, 1991, p. 49-72.

<sup>9</sup>Cf. Hérodote, 4, 106.

<sup>10</sup>Hérodote, 3, 38 (trad. Ph.-É. Legrand, *op. cit.* n. 6, p. 66).

une monstrueuse aberration ; en revanche, si l'on pose en principe la souveraineté de la coutume, la liquidation des faibles ne peut plus se réduire à un grave désordre et il faut au contraire admettre que, chez les Indiens et les Massagètes, le désordre social et l'impiété consisterait à soutenir sans relâche plus faibles en attendant la mort naturelle. Vu sous cet angle, un tabou funeste dans le monde grec acquiert une existence légitime en un autre endroit de la terre habitée. Mais Hérodote ne va pas au-delà et sa réflexion atteint ici sa limite. En particulier, Hérodote n'aborde pas la question de la causalité : rien ne vient ouvertement expliquer pourquoi ces communautés doivent se débarrasser des faibles. Ceci n'est sans doute pas fortuit mais nous entraînerait vers une réflexion qui n'a guère sa place ici<sup>11</sup>.

Trois siècles plus tard, le monde grec n'est plus le même. L'espace que connaissent les Grecs s'est considérablement élargi grâce à l'expédition d'Alexandre, bouleversant les repères de l'hellénisme. Le regard sur les peuples non grecs, du moins celui d'une certaine partie de l'intelligentsia hellénistique, a connu des mutations majeures, d'autant plus que les conditions de l'observation ethnographique ont grandement évolué : certains peuples éloignés sont devenus accessibles, peuvent être approchés et vus directement. Dans ce nouveau contexte, Agatharchide de Cnide, qui se présentait lui-même comme un spécialiste des secteurs méridionaux de l'*oikoumenê*, avait au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. rédigé une monographie au sujet des contrées baignées par l'océan Indien<sup>12</sup>. Le livre V nous est connu par deux versions, qui se recourent et se complètent. Il contenait de larges passages ethnographiques consacrés aux peuples de la mer Rouge<sup>13</sup>. Agatharchide avait principalement puisé ses renseignements dans les comptes-rendus des hommes qui avaient en parcouru le rivage africain au service des premiers Ptolémées : chasseurs d'éléphants, officiers, marins etc.

Une large notice était consacrée à un groupe de nomades éleveurs, nommés collectivement Trogôdytes<sup>14</sup>. Celle-ci se termine, dans le texte de Diodore, par

---

<sup>11</sup>C'est en effet une question complexe à laquelle Hérodote ne répond pas. On peut raisonnablement estimer que les présupposés et les concepts avec lesquels Hérodote composait ses notices ethnographiques ne pouvaient le mener à une réflexion étimologique. De plus, dès lors qu'il posait en principe la souveraineté de la coutume, était-il besoin de conduire une enquête de ce genre ?

<sup>12</sup> Sur ce savant, voir entre autres : K.E. Müller, *Geschichte der antiken Ethnographie und ethnologischen Theoriebildung*, t. 1, Wiesbaden, 1972, p. 281-289 ; S.M. Burstein, *Agatharchides of Cnidus on the Erythraean Sea*, Londres, 1989, en particulier p. 26-27 ; Chr. Jacob, *op. cit.* n. 8, p. 133-146.

<sup>13</sup> Au sens actuel (elle portait le nom de golfe Arabe dans la terminologie géographique ordinaire des Anciens).

<sup>14</sup> Ils se subdivisent en de nombreuses tribus.

l'observation suivante : « Ceux que l'âge rend incapable de suivre les troupeaux s'étranglent en en se serrant le cou au moyen d'une queue de vache et mettent ainsi fin à leur vie avec décision ; et si quelqu'un essaie de différer sa mort, le premier venu a le droit de lui passer le lien autour du cou, dans la pensée de lui venir en aide, et, tout en l'admonestant, de lui ôter la vie. Pareillement, il est d'usage chez eux de faire périr les estropiés ou ceux qui sont atteints de maladies incurables ; en effet, le plus grand des maux à leurs yeux est d'aimer la vie quand on n'est pas capable d'accomplir des actes qui vous rendent dignes de vivre. Voilà pourquoi, chez les Troglodytes, l'on ne voit que des gens sains de corps et encore dans la force de l'âge, personne chez eux ne dépassant la soixantaine<sup>15</sup> ». Les notes de lecture de Photius diffèrent du texte de Diodore sur quelques détails : « Et quand les gens, accablés par la vieillesse, lot de tout homme, ne sont plus capables de suivre les troupeaux, on leur passe une queue de bœuf autour du cou et, en serrant bien le lien derrière la nuque, on les délivre de la vie. Si l'un d'eux cherche à retarder la fin, quiconque soudain le désire s'étant approché de lui, dans la pensée qu'il agit par bienveillance, met fin à son hésitation ; blâmant, conformément à la raison, ses atermoiements, il le tue de la même manière. Ce ne sont pas seulement les vieillards qu'ils retranchent ainsi de la vie, mais aussi ceux qu'une longue maladie ou la perte d'un membre rend incapables de suivre les troupeaux.<sup>16</sup> ».

La principale divergence entre les deux versions tient à la présence du non réfléchi dans le texte de Photius, si bien que l'idée de suicide disparaît. Sans entrer dans une discussion philologique qui n'aurait pas sa place ici, acceptons cette divergence dont les conséquences pour mon propos sont limitées. En effet, dans son principe, la coutume des Troglodytes s'apparente beaucoup à celle des peuples d'Hérodote, puisque les vieillards et les malades auxquels s'ajoutent ici les estropiés se suppriment ou sont supprimés, suivant la version que l'on adopte. Cependant, dans sa façon de présenter cet usage, Agatharchide est en franche rupture avec Hérodote sur cinq points.

Premièrement : la description d'Agatharchide est débarrassée de tout ce qui pourrait attiser l'indignation d'un Grec. Examinons par exemple les détails de la mise à mort : les Troglodytes éliminent, sinon sans douleur, du moins rapidement, sans répandre le sang ; cette mort « facile » ne se fait pas dans la solitude ; elle n'est pas suivie d'un repas composé des chairs du mort auxquels participent les familiers de la victime. Ce n'est pas tout : au lecteur grec qui jugerait honteux et criminel que l'on tue

---

<sup>15</sup> Diodore de Sicile, 3, 33, 5-6 (trad. B. Bommelaer, Paris, 1989, p. 42-43).

ceux qui ont mis au monde et élevé, Agatharchide a expliqué dans les lignes qui précèdent notre passage que chez les Trogôdytes, on ne considère pas comme ses parents ceux qui ont donné naissance, mais ceux qui ont nourri de leur sang, de leur lait et de leur chair, ceux qui ont véritablement assuré la *trophè*. Aussi, conclut-il, les Trogôdytes appellent-ils parents les taureaux, les vaches, les béliers et les brebis, non leurs géniteurs humains envers lesquels n'existent par conséquent ni dette ni devoir<sup>17</sup>.

Deuxièmement : Agatharchide ne cherche pas à assimiler l'élimination des faibles à une forme exotique et étrange de piété, comme le faisait Hérodote. On ne trouve dans son texte aucune connotation religieuse, aucun vocabulaire à valeur religieuse. Par conséquent, il n'est guère possible pour le lecteur d'y voir quelque forme que ce soit de rite funéraire, à la différence des Padéens et Massagètes qui prennent rituellement congé de la vie en étant consommés. Outre les remarques qui viennent d'être faites, on notera que le rituel funéraire trogodyte a été décrit séparément et en détails dans le paragraphe précédent<sup>18</sup>.

Troisièmement : Agatharchide expose très rationnellement à son lecteur les raisons de cette pratique. Pour ce faire, il souligne les problèmes que posent au groupe la présence en son sein d'individus affaiblis, quelles que soient les causes de cette faiblesse. En effet, les Trogôdytes ont un mode de vie itinérant (Agatharchide a précédemment expliqué que les tribus sont forcées de se déplacer à cause de l'alternance des saisons sèche et humide). Il est donc impérieux que tout membre du groupe soit capable de suivre les déplacements des troupeaux, car il n'y a pas de bêtes de somme pour les transporter. Il faut ajouter à cela que les Trogôdytes sont une société de pénurie, en raison de très rudes contraintes écologiques. Agatharchide a notamment décrit combien la saison sèche, torride, est pénible et périlleuse<sup>19</sup>. Dans ces conditions, le groupe ne peut se permettre de venir au secours de ceux qui sont devenus improductifs parce qu'ils ne peuvent plus, affaiblis et peu mobiles, suivre et soigner les troupeaux. Ces paramètres, rassemblés par Agatharchide, expliquent donc pourquoi cette société, soumise à des contraintes naturelles spécifiques, est conduite à contrôler sa démographie en éliminant les plus faibles au profit de la survie du groupe.

---

<sup>16</sup>Photius, *Bibliothèque*, « codex » 250, 454b (trad. R. Henry, Paris, 1991, p. 172, modifiée).

<sup>17</sup> Diodore de Sicile, 3, 32, 3.

<sup>18</sup> Diodore de Sicile, 3, 33, 1-2. C'est encore l'occasion pour Agatharchide de faire l'éloge de la raison et de la sagesse des Trogôdytes (cf. Photius, *op. cit.* n. 16, 454a-b, p. 171).

Quatrièmement : Agatharchide s'attache à décrire un groupe agissant en pleine conscience de ses actes et appliquant fermement un code. En effet, la disparition est assumée personnellement (dans la version de Diodore) ou acceptée (dans la version de Photius) par celui qui sait qu'il doit quitter ses congénères, car il a assimilé la règle de fonctionnement de sa société. S'il vient à rechigner, n'importe quel membre du groupe reçoit une tacite délégation pour agir au nom de la collectivité, comme s'il était dépositaire d'une obligation permanente.

Cinquièmement : Agatharchide introduit une dose non négligeable d'élévation morale dans la pratique des Trogôdytes. En effet, celui que le destin a désigné pour disparaître s'étrangle (d'après Diodore) avec fermeté et sans lâcheté ; le Trogodyte qui se dévoue pour agir au nom de la collectivité le fait avec bienveillance. De plus, chez les Trogôdytes, l'exécution des plus faibles est une pratique raisonnée<sup>20</sup>. Ainsi, dans la version de Diodore, on voit l'exécuteur admonester le condamné et lui rappeler quelle infamie sociale constituerait sa survie, tandis que dans celle de Photius, celui qui tue le fait en se conformant à un *logos*. Aussi nulle sauvagerie, nulle immoralité dans cet acte. L'élimination des plus faibles s'élève donc, dans l'analyse d'Agatharchide, à une sorte de loi non écrite que les Trogôdytes peuvent appliquer avec raison et justice, parce qu'ils en ont compris le sens, et qui n'est pas incompatible avec une certaine forme d'excellence, d'*aretè*. Et à tout le moins, le lecteur grec ne peut guère, dans cette perspective éthique, accuser les Trogôdytes de manquer de pitié ou de honte.

Hérodote faisait de l'élimination des plus faibles une coutume antithétique de celle des Grecs, étrange, choquante, mais indiscutablement propre à certaines sociétés lointaines. Le point de vue d'Agatharchide, quoique personnel, porte en lui l'évolution de trois siècles de réflexion : il chasse l'émotion, désacralise, rationalise. Il atteint le niveau de l'étiologie ; il construit une notice ethnographique dans laquelle l'élimination des plus faibles est présentée au public comme un usage cohérent, qui s'appuie sur deux fondements : économique (les ressources et le mode de vie ne permettent pas de s'encombrer d'individus inutiles) et éthique (il est moralement juste de disparaître du groupe quand on atteint un certain degré de faiblesse). A travers le regard d'Agatharchide, ce qui est un grave dérèglement social pour un Grec devient, du côté des Trogôdytes, une règle de fonctionnement légitime et compréhensible, sans laquelle

---

<sup>19</sup> Les Trogôdytes sont alors contraints de trouver refuge dans des zones marécageuses, qu'il leur faut encore disputer à des tribus concurrentes (cf. Diodore, 3, 32, 2 ; Photius, *op. cit.* n. 16, 454a, p. 170-171).

cette société ne pourrait survivre. Peut-on dire, pour traduire la pensée de l'auteur antique en termes modernes, qu'Agatharchide parvient à penser la mise à mort des plus faibles comme une forme de régulation sociale ? Je crois que l'on peut répondre positivement. En effet, la suppression des faibles devenus inutiles paraît bien être, sans trahir Agatharchide, une règle sociale, engendrée par une pression extérieure aux individus et pesant comme une contrainte sur tous les individus ; cette règle<sup>21</sup> se fonde sur une légitimité consensuelle que chaque membre de la communauté a assimilée ; l'application de la règle, l'activité de régulation proprement dite, assumée par n'importe quel individu, est constitutive de la communauté. Si donc on considère qu'une régulation a pour objet d'assurer à un groupe un fonctionnement régulier et constant, en empêchant tout désordre qui nuirait à sa stabilité et à sa survie, il est clair selon moi qu'Agatharchide considère, sans le formuler ainsi, que l'élimination des plus faibles joue ce rôle. Ce bon fonctionnement est toutefois, me semble-t-il, exprimé dans le langage qui lui est propre par Agatharchide dans la conclusion de sa notice : « Voilà pourquoi, chez les Troglodytes, l'on ne voit que des gens sains de corps et encore dans la force de l'âge, personne chez eux ne dépassant la soixantaine ». Ce pourrait être la manière et les mots grecs pour dire que la société des Troglodytes se régule bien.

Deux remarques viendront compléter ces observations. Tout d'abord, on peut soupçonner, non sans raison, qu'Agatharchide compose de bien curieuse façon son exposé sur la mise à mort des vieillards et invalides. En effet, ses Troglodytes pensent et agissent un peu trop comme des Grecs. Examinons par exemple les blâmes qu'adresse aux vieillards hésitants celui qui se charge de les exécuter. En substance, il leur rappelle que ne méritent pas de vivre ceux que leur inutilité sociale fait tomber dans l'indignité. Cela rappelle étrangement ces vers de Ménandre : « La belle loi, Phantias, que celle des Céliens : ne doit pas vivre mal qui ne peut vivre bien<sup>22</sup> » ; dans les *Suppliantes* d'Euripide, un personnage<sup>23</sup> clame qu'il déteste ceux qui cherchent « à détourner le terme de la mort quand ils ne sont plus bons à rien » et qui « feraient mieux de disparaître<sup>24</sup> ». Le reproche d'attachement excessif à la vie (*philopsukhia*) qui est

---

<sup>20</sup> On voit ici la différence avec les Padéens : ceux-ci considèrent les récalcitrants comme des menteurs.

<sup>21</sup> Celle-ci n'est évidemment pas une loi écrite (comparer avec ce passage d'Agatharchide, dans Photius, *op. cit.* n. 16, 451b, p. 164, consacré à un autre peuple de la mer Rouge, les Ichthyophages : « Leur justice n'est fondée sur aucune loi ; quelle nécessité, en effet, de s'asservir à une ordonnance (*prostagmati*), quand on peut vivre honnêtement sans la sanction d'une loi écrite »).

<sup>22</sup> Voir *supra*, n. 1.

<sup>23</sup> Iphis se lamente sur sa vieillesse.

<sup>24</sup> Euripide, *Suppliantes*, 1111-1114.

adressé aux récalcitrants trogôdytes, la résolution (*prothumia*) de ceux qui s'étranglent spontanément, la bienveillance (*eunoia*) de ceux qui exécutent les défailants sont comme un écho à des valeurs et à des idées helléniques. Il n'est pas jusqu'à cet âge-limite de soixante ans qui ne paraisse plus grec qu'africain. De toute évidence, Agatharchide ne peut construire sa notice et, ce faisant, ériger la mort des faibles au niveau d'un légitime contrôle social qu'en usant de l'*interpretatio Graeca*. Il est donc probable que la véritable nature du fonctionnement social des Trogôdytes lui a échappé. Mais c'est ainsi que procédait l'ethnographie antique. Au reste, l'*interpretatio* sert les intentions d'Agatharchide. En effet, l'auteur s'adressait à un lecteur grec auquel il entendait visiblement démontrer que la liquidation des vieillards et des invalides était fondée en raison et en morale : seule la transcription des *realia* africains selon les catégories de pensée grecques lui permettait d'être intelligible.

En second lieu, on se demande bien pourquoi Agatharchide s'intéresse ainsi à une pratique sociale aussi étrange. Les réponses sont aussi improbables que la question est légitime, en raison du silence de l'auteur sur ses intentions. Hasardons deux hypothèses. Sans doute subissait-il l'influence de certains courants philosophiques qui se sont développés à l'époque hellénistique, notamment l'école cynique, et de certains hommes, comme Dicéarque et Ératosthène. Ce dernier, qui écrivait à Alexandrie, avait récusé la division entre Grecs et Barbares au profit de la division entre *aretè* et *kakia*. Les Barbares pouvaient participer de l'*aretè* et inversement il était possible de juger des Grecs *kakoi*<sup>25</sup>.

Mais peut-être nourrissait-il aussi des intentions polémiques. En effet, avant même l'expédition d'Alexandre s'était épanouie une littérature consacrée aux peuples éloignés qui valorisait l'excellence de leur mode de vie. Quand était abordé le thème de la vieillesse et de la maladie, le public grec pouvait apprendre que les vieillards jouissaient d'une place de choix dans certaines sociétés<sup>26</sup>, et que dans d'autres la longévité exceptionnelle des hommes leur évitait les malheurs de la décrépitude<sup>27</sup>. Il n'est par conséquent guère étonnant que ces auteurs fussent accusés de préférer

---

<sup>25</sup> Strabon, 1, 4, 9.

<sup>26</sup> Strabon, 15, 1, 54 (certains Indiens reconnaissent la prééminence des vieillards, à condition, il est vrai, qu'ils détiennent la sagesse et la vérité) ; le récit de Iamboulos décrit une île où les vieillards disparaissent dans un suicide pour ainsi dire délicieux, après avoir toutefois vécu leur vieillesse et occupé une place de choix dans la société (Diodore, 2, 58, 6).

<sup>27</sup> Voir par exemple Strabon, 15, 1, 34.

l'affabulation à la vérité<sup>28</sup>. Agatharchide, dans son exposé sur les Trogôdytes, semble opposer à ces écrits une autre démarche : il choisit la rationalité et écarte les délices de la narration fabuleuse<sup>29</sup>. Il présente une société dont le mode de vie est fruste et l'environnement difficile, où l'on tue les vieillards et les éclopés. Et pourtant, il entend démontrer non seulement qu'ils agissent au mieux, mais encore qu'ils se conforment à une morale qu'un Grec pourrait approuver et qu'ils parviennent à survivre en formant une société saine et équilibrée. Certes, Agatharchide ne cherche sûrement pas plus à proposer aux Grecs un autre modèle de fonctionnement social qu'il ne les invite à supprimer vieillards et malades. En revanche, il me semble qu'il veut pousser son lecteur grec à remettre en cause ses schémas de pensée et à secouer ses présupposés quant à un certain nombre de conventions sociales : il veut lui faire comprendre que la défense des faibles n'est pas la seule norme socialement efficace et moralement défendable. Et, à tout considérer, la société des Trogôdytes où l'on tue les malades, les vieillards et les estropiés n'est certainement pas plus brutale et sauvage que, par exemple, ces Ptolémées dont il a parlé longuement dans les paragraphes qui précèdent. Voici en effet des souverains hellènes qui envoient sans honte aux mines d'or de Nubie les plus faibles : « Jamais aucune indulgence, jamais aucun relâchement de peine n'est accordé, ni au malade, ni à l'estropié, ni à l'homme vieilli, ni à la faiblesse d'une femme, mais tous sont contraints par les coups à persévérer dans leur tâche, jusqu'à ce que, victimes des mauvais traitements, ils meurent dans une extrême misère. Aussi ces malheureux pensent devoir redouter toujours plus l'avenir que le présent à cause des punitions excessives et, jugeant la mort plus désirable que la vie, ils l'appellent de leurs vœux<sup>30</sup> ».

Concluons : Agatharchide, qui vit dans un monde très différent de celui d'Hérodote, pousse, sur le thème de l'élimination des faibles, la réflexion ethnographique à un niveau remarquable. En effet, voici quelqu'un qui rend compte d'une pratique choquante pour ses contemporains en s'efforçant de la comprendre sans préjugé ; qui, et c'est tout son intérêt pour le colloque d'aujourd'hui, l'interprète, avec les outils conceptuels dont il dispose, en tant que mode de régulation sociale voulu et consenti ; qui ne la relègue pas au rayon des habitudes curieuses. D'autres auteurs de l'Antiquité ont signalé des massacres ou des suicides de vieillards chez des peuples plus

---

<sup>28</sup> Voir par exemple Strabon, 1, 2, 35 ; 2, 1, 9.

<sup>29</sup> Cf. Photius, *op. cit.* n. 16, 444b, p. 143-144.

<sup>30</sup> Diodore de Sicile, 3, 13, 3 (trad. B. Bommelaer, *op. cit.* n. 15, p. 16).

ou moins éloignés. Onésicrite, compagnon d'Alexandre, raconte que les Bactriens jetaient les vieillards à des chiens dressés à les tuer<sup>31</sup> ; Silius Italicus dit des Cantabres : « Poussé par une passion singulière, ce peuple, quand il se voit perclus et blanchi par les ans, ravit au destin les années désormais inaptées au combat, et, sans la guerre, il ne peut souffrir l'existence »<sup>32</sup> ; d'après Pomponius Méla et Pline, les vieillards, chez les Scythes, avaient coutume, poussés par la *satietas vitae*, de se précipiter du haut d'un rocher<sup>33</sup>. Mais, dans ces témoignages, comme dans d'autres qu'il est impossible de citer ici<sup>34</sup>, on ne dépasse pas, ou guère, l'anecdotique. L'hommage que l'on rendra à Agatharchide, qui décrivit les mœurs de ces peuples de la mer Rouge sans tomber dans le mépris et s'attacha à en rendre compte rationnellement, n'en sera que plus respectueux<sup>35</sup>.

---

<sup>31</sup> Strabon, 11, 11, 13 (= Onésicrite, *F.Gr.Hist.*, 2B, n°134, F5).

<sup>32</sup> Silius Italicus, 3, 328-330 (trad. P. Miniconi et G. Devallet, Paris, 1979, p. 83).

<sup>33</sup> Pomponius Méla, 3, 5 ; Pline, 4, 26.

<sup>34</sup> Pour de commodités relevés, voir G. Dumézil, « Quelques cas anciens de “liquidation des vieillards” : histoire et survivances », *Revue internationale des droits de l'Antiquité*, 4, 1950, p. 150-158 ; J. Koty, « Die Behandlung der Alten und Kranken bei der Naturvölkern », *Forschungen zur Volkerpsychologie und Soziologie*, 13, Stuttgart, 1934, p. 175-179.

<sup>35</sup> La littérature spécialisée moderne signale des pratiques semblables dans certaines sociétés du monde contemporain (Amérique du Nord, Sibérie, parties reculées de l'île de Hokkaido...). Voir par ex. G. Minois, *Histoire de la vieillesse en Occident de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, 1987, p. 26-27.

## The killing of old and sick individuals in the remote parts of the world: a case study in ancient Greek ethnography (Herodotus and Agatharchides of Cnidus)

→ Detailed summary of the article entitled : “L’élimination des vieillards et des malades : regard grec sur les sociétés des confins de l’oikoumenê”

### Introduction

It is well known that in the ancient Greek world laws and social pressure prevented the weak, in particular the old people, from being left left without help : their relatives were obliged to support them until they died, and then to give them a respectable burial (Greek: *gêroboskia*; *gêrotrophia*; *gêrokomia*). In any case, abandoning those who were affected by age or illness – or killing them – was nothing but a transgression of laws. Only one city stood apart in this respect, namely Ioulis in the island of Keos. According to Strabo, the citizens beyond the age of sixty years were obliged to commit suicide by poisoning themselves in order for the rest of the citizens to have enough subsistence:

*It is reputed that there was once a law among these people (it is mentioned by Menander, “Phanias, the law of the Ceians is good, that he who is unable to live well should not live wretchedly”), which appears to have ordered those who were over sixty years of age to drink hemlock, in order that the food might be sufficient for the rest. And it is said that once, when they were being besieged by the Athenians, they voted, setting a definite age, that the oldest among them should be put to death, but the Athenians raised the siege. (Strabo, 10, 5, 6)*

This law, however, is presented by Strabo as a bygone, and no doubt extremely old usage.

In the 6<sup>th</sup>-5<sup>th</sup> centuries B.C., as their geographical horizon broadened considerably, the Greeks became aware of similar customs prevailing in several remote countries: in certain parts of the edges of the world the old and / or the sick were killed. What was regarded by the Greeks as an outrageous behavior was a normal habit among other nations. A few centuries later similar customs were observed in newly discovered countries.

The present paper aims at putting into perspective various documents relating to such Barbarian customs. To be more precise, I will examine how Herodotus in the 5<sup>th</sup> century B.C., and Agatharchides of Cnidus in the 2<sup>nd</sup> century B.C., presented the elimination of the weak to their audience. The main idea is as follows : from Herodotus’ time to the Hellenistic period a considerable evolution can be observed in the Greek way of thinking. While Herodotus regarded this as a mere exotic custom, Agatharchides analyzes the killing of the weak rather differently : this practice appears to him as the only way to preserve the integrity of communities facing severe environmental conditions.

### **The *Massagetai* and the *Padaioi* in the eyes of Herodotus**

Two peoples of the fringes of the Persian Empire were known to put to death the weak: the *Padaioi* and the *Massagetai*.

*Though they (the Massagetai) set no certain term to life, yet when a man is very old all his kin meet together and kill him, with beasts of the flock besides, then boil the flesh and feast on it. This is held to be the happiest death ; when a man dies of a sickness they do not eat him, but bury him in the earth, and lament that he would not live to be killed. (Herodotus, 1, 216)*

*Other Indians, to the east of these, are nomads and eat raw flesh; they are called Padaei. It is said to be their custom that when any of their country folk male or female are sick, a man's closest friends kill him, saying that they lose his flesh by the wasting of the disease; though he denies that he is sick, yet they will not believe him, but kill and eat him. When a woman is sick she is put to death like the men by the women who most consort with her. As for one that as come to old age, they sacrifice him and feast on his flesh; but there are not many who come thereto, for all who fall sick are killed ere that. (Herodotus, 3, 99).*

This text is followed by an account of another Indian tribe, which is worth quoting: *There are other Indians, again, who kill no living creature, nor sow, nor are wont to have houses (...). When any of them falls sick he goes into the desert and lies there, none regarding whether he be sick or die. (Herodotus, 3, 100 - transl. A. D. Godley)*

Slight differences between the customs described by Herodotus can be noticed: the *Massagetae* kill and eat the old, while the sick are just buried; the *Padaioi* kill and eat the old and the sick indiscriminately ; as for the anonymous Indian tribe, the sick are abandoned so that they die alone. All these practices, however, lead to the same result : those who have been weakened by old age and / or illness are in one way or another eliminated from their community.

Now let us turn to Herodotus' point of view : how were such habits considered by him? At least three ideas may answer this question.

- Not surprisingly, when describing these barbarous customs, Herodotus had in mind the Greek ones. And for his reader, the rules prevailing among the above mentioned nations undoubtedly contrasted with Greek standards: in ancient Greek cities the weak citizens had to be supported and given a proper funeral by their relatives. On the contrary the *Massagetai* believe that being buried is a true misfortune *etc.*
- As a consequence of such a helleno-centric point of view, these nomadic tribes would inevitably appear as savage men (*agrioi andres*). Herodotus indeed provides his readers with some details which certainly shocked them, such as the fact that the Indians quickly eat ill people before diseases make them inedible; as another example, common meals were linked with positive values (*philia, homilia*) in the Greek world : this was certainly not the case with the *Massagetai* who feasted together on a murdered individual.
- Herodotus seems to consider that the elimination of the weakest is also a kind of religious and social practice ruling the life of these remote nations. This is an example of what is commonly known as Herodotus' (moral) relativism (see the famous anecdote illustrating the power of *Nomos* in Herodotus 3.38). However shocking these customs may appear to a Greek reader, they must be regarded as a peculiar, but normal way of life, viz. as a part of their own set of social customs. This way of doing things is neither better nor worse than any other.

In conclusion, two points of view are simultaneously present in Herodotus' narrative: on the one hand, considering the Greek standards, this practice is basically a monstrous behavior. On the other hand, admitting that *Nomos* rules the world, it is impossible to speak of social disorder. The famous anecdote in the *Histories* (3.38) shows, on the contrary, that a taboo in the Greek world may have a legitimate existence in another part of the inhabited world. But Herodotus does not go further. In particular, he does not address the issue of causality: in other words, he does not bother to explain why these communities had to get rid of the weak.

### **Agatharchides of Cnidus on the Trogodytes of Aithiopia**

Three centuries later, the Greek world was dramatically different from what it had been in the days of Herodotus. In the field of geography, in particular, an extraordinary expansion had resulted from Alexander's expedition. In addition, the conditions of ethnographic observation had been improved in various parts of the world (e.g. the Red Sea), which made the Greeks aware of a number of countries and nations that were unknown to them. This led to a significant alteration in ethnographic analysis.

In this context, the Greek historian Agatharchides of Cnidus produced a study devoted to the south-eastern areas of the *oikoumenê*: thanks to the Byzantine patriarch Photios and to Diodorus Siculus, we are lucky enough to have large excerpts of a monograph entitled *On the Erythraean Sea*, published in the mid-second century B.C. The fifth book contains several ethnographic accounts dealing with various peoples living in East Africa. The bulk of his information was primarily provided by what he calls royal *hypomnêmata* (*memoranda*). This phrase "suggests that they were official documents of various types including, presumably, both the reports and journals of Ptolemaic agents who had travelled south and east of Egypt in the third century B.C. (...) Probably most important among these, however, was one particular group of documents mentioned by Agatharchides, namely the report of three explorers who surveyed the coast of the Red Sea during the reign of Ptolemy II and Ptolemy III"<sup>1</sup>.

As a conclusion to his description of the Trog(l)odytes – a collective name for various tribes scattered along the African coast of the Red Sea – Agatharchides writes:

*When individuals, who are weighed down by old age to which all men are liable, can no longer follow the herds, they wind a tail of a cow around their neck, tighten well the knot behind their throat, and put an end to their life. If, however, someone should seek to avoid death, a bystander, who is willing, suddenly, as if taking on the task from kindness, at the same time rebukes him for his behavior and kills him in the same manner. They not only thus remove the old from life but those also whom merely sickness or the crippling of one of their limbs has rendered incapable of accompanying the herds. (Photios, Bibl. 250, 454b – transl. S. M. Burstein)*

*Those who can no longer accompany the flocks by reason of old age bind the tail of an ox about their own necks and so put an end to their lives at their own free will (prothumôs); and if a man postpones his death, anyone who wishes has the authority to fasten the noose about his neck, and as an act of good-will (eunoia), and after admonishing the man, to take his life. Likewise it is a custom of theirs to remove from*

---

<sup>1</sup>Agatharchides of Cnidus, *On the Erythraean sea*, transl. and ed. by Stanley M. Burstein, London, 1989, p. 30-31.

*life those who have become maimed or are in the grip of incurable diseases; for they consider to be of the greatest disgrace for a man to cling to life (philopsukhein) when he is unable to accomplish anything worth living for. Consequently, a man can see very Trogodyte sound in body and of vigorous age, since no one of them lives beyond sixty years . (Diodorus Siculus, 3, 33,5-6 – transl. C. H. Oldfather)*

The main difference between the two versions is that Photios does not employ the reflexive pronoun (ἑαυτῶν), while Diodorus states that weak people commit suicide willingly. This divergence, however, is of limited importance with regards to my subject. In fact the point is as follows : although the Trogodytes, who kill sick, old or crippled individuals, recall Herodotus' description of the *Massagetai* and *Padaioi*, Agatharchides reports this custom in a rather different way:

- Some shocking features that could excite indignation among the Greeks are absent from Agatharchides' relation. Let us consider, for instance, how the weak are eliminated: the Trogodytes kill their parents in a quick (if not painless) way without shedding blood; neither do they eat the flesh of their relatives<sup>2</sup>. In addition, should a Greek reader judge that killing parents was an impious outrage, Agatharchides explains (on purpose ?) that "they do not assign to any human being the appellation 'parent', but to a bull and a cow, calling the former 'father' and the latter 'mother' and likewise to a ram and a ewe because they do not obtain their daily sustenance from their parents but from these beasts." (transl. S. M. Burstein).
- Unlike Herodotus, Agatharchides rationally explains why the Troglodytes kill the sick, the old and the maimed individuals, stressing the problems caused by them within their group: for herders leading a nomadic life – it has been previously explained that they are forced to move from one pasture to another, depending on the seasons –, it is essential that everyone should be able to follow the party – this implies that they do not have beasts of burden to carry the weak. In other words, due to harsh environmental constraints<sup>3</sup>, the Troglodytes are forced to physically exclude those who have become unproductive.
- While Herodotus links such habits with a kind of religious ritual, Agatharchides just points to the fact that the elimination of the weakest was the condition of the group's survival. Thus, his Trogodytes act as if they were guided by a social code. Whether the weak kill themselves (Diodorus) or are killed by their relatives (Photios), they all know what the rule is. As for those who are afraid of dying, they are killed by a member of his tribe who does it on behalf of the community.
- Finally, Agatharchides' narrative contains a series of traits giving a kind of moral elevation to the Trogodyte customs: those who must die bind the tail of an ox around their neck "willingly"; if an individual does not have the courage of dying, one of his fellow countryman, "taking the task from kindness", admonishes him before taking his life (in Photios' version, the one who kills is said to do so *hama tōi logōi*). This way of doing things is by no means similar to a savage execution: the Trogodytes seem to obey a kind of unwritten law with kindness and justice: there is some *aretê* (= goodness, excellence) in such a behaviour. At any rate a Greek reader could hardly accuse the Trogodytes of

---

2N.b. : their burial practices are described in Diodorus 3, 33, 1-2.

3" When summer comes, however, they live in the marshland, fighting among themselves over the pasture. They eat those of their animals that are old and sick after they have been slaughtered by butchers whom they call 'Unclean.'" (transl. S. M. Burstein). During the wet season, they draw their sustenance from milk and blood.

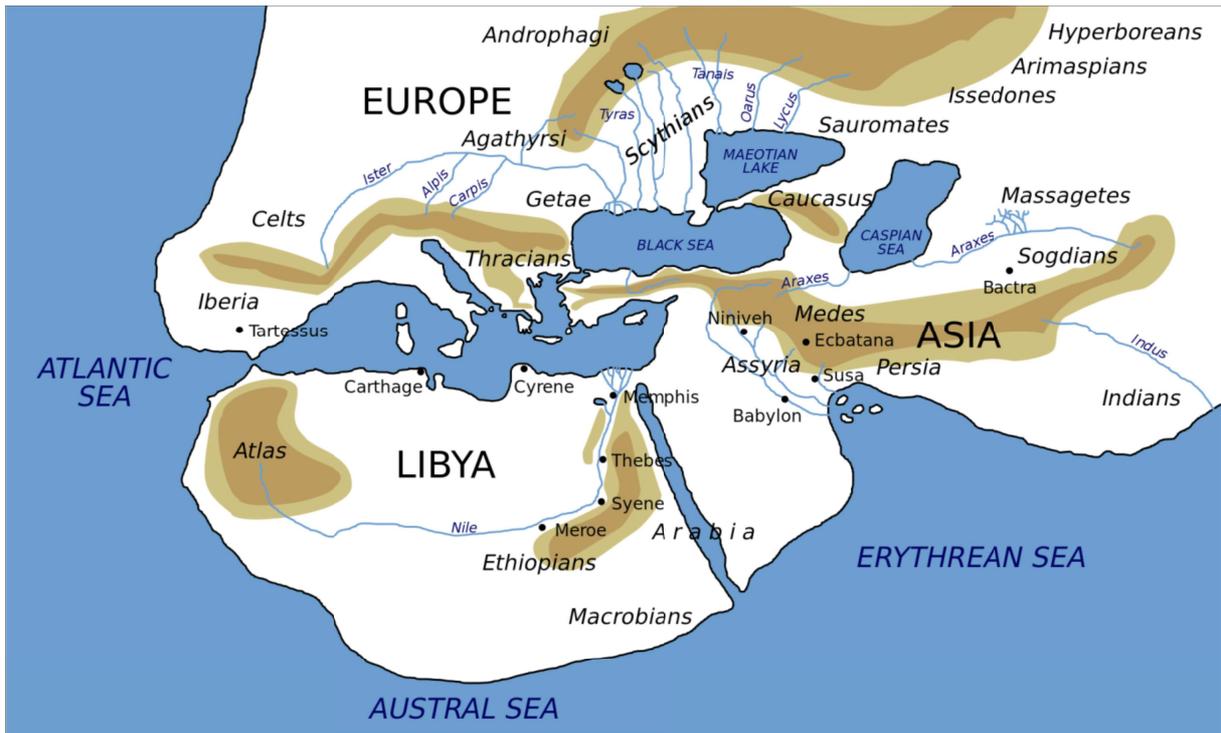
being ferocious.

In conclusion, from Herodotus' point of view, the elimination of the weak is regarded as a strange, and even shocking custom characterizing the *nomima* of several societies of the edges of the *oikoumenê*. In contrast, beside the fact that Agatharchides shared the ideas of the Cynics, his relation reflects the important evolution of Greek ethnography following Alexander's conquest. His description of how the Trogodytes kill the old and sick reaches the level of aetiology, viz. the study of causes: this custom is presented to the Greek audience as a consequence of economic necessities and environmental constraints. In addition, Agatharchides emphasizes the idea that the Trogodytes act in accordance with some moral values (e.g., *eunoia*). Thus, far from being a proof of their *theriodes* (uncivilized) *bios*, this custom eventually appears as a reasonable rule, as a form of efficient social regulation, capable of securing the collective survival. The final sentence ("Wherefore, one can see that all Trogodytes are sound of body and still in the prime of life since none is over sixty years of age") means that this social regulation enables the Trogodyte society to deal successfully with environmental conditions.

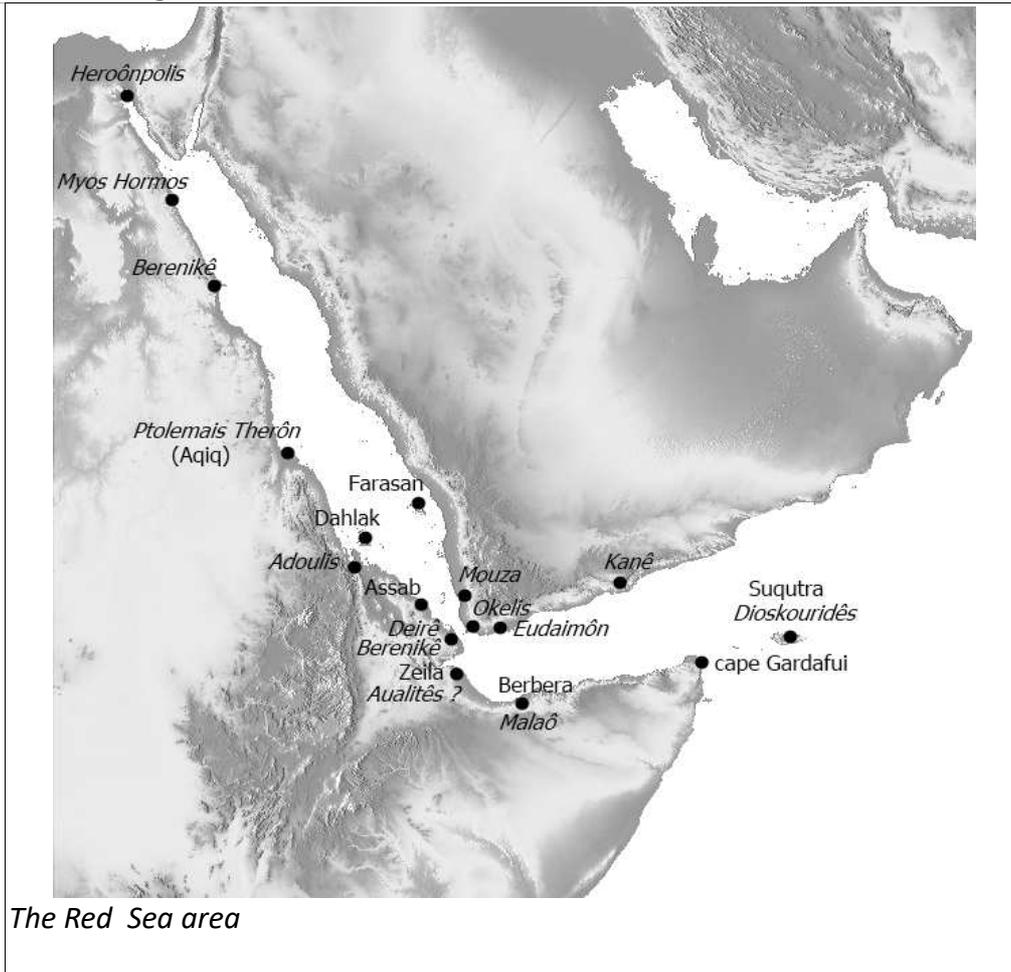
#### Additional observations

- It seems that Agatharchides looks for equivalences, or shared characteristics, between the Trogodytes and the Greeks : those who have the courage of killing themselves show their *prothumia* ; helping the weak to die is a form of *eunoia*. In addition, the statement that no Trogodyte is over sixty years of age – one wonders how Agatharchides' informants managed to get such data - echoes the Greek ideas about ageing (for instance, in most Greek cities, the formal obligation of military service did not end until a man reached the age of sixty). This is a form of *interpretatio Graeca* : Agatharchides depicts the African *realia* by comparison, or assimilation with the Greek ones. By doing so, he helps the Greek audience to understand how these remote and destitute tribes could share some positive values with the Greeks.
- This account may contain an implicit critic of the Ptolemaic kings. In a very famous passage dealing with the gold mines of the Egyptian Eastern desert, Agatharchides presents a dramatic picture of the condemned men, woman and children who worked until they died: *For no leniency or respite of any kind is given to any man who is sick, or maimed, or aged, or in the case of a woman for her weakness , but all without exception are compelled by blows to persevere in their labours, until through ill-treatment they die in the midst of their tortures. Consequently the poor unfortunates believe, because their punishment is so excessively severe, that the future will always be more terrible than the present and therefore look forward to death as more to be desired than life* (Diodorus, 3, 13, 2-3 [transl. Oldfather]). As a matter of fact, the Trogodytes who eliminate the sick, the elderly and the maimed people are certainly not as brutal and savage as the Ptolemies.

To sum up, Agatharchides provides a remarkable ethnographic account : instead of only reporting a curious fact, he focuses on rational explanations : the elimination of the weak is presented as a form of social regulation resting on moral principles. Such a analysis is absent from the rest of Greek and Roman texts.



The world according to Herodotus



The Red Sea area